

FEUILLETON DU BAZAR

CORBIN ET D'AUBECOURT

(Suite.)

A ces mots, je ne pus m'empêcher de regarder la postulante avec un certain air tendre, comme une pièce bien utile qui me tombait du ciel. Je lui donnai de bonnes paroles, lui disant que Mme d'Aubecourt tiendrait certainement très grand compte de la recommandation de Mme Darcet ; et j'allai consulter ma tante, à qui je crayonnai un portrait de cette femme assez attirant.

Il faut l'arrêter immédiatement, me dit-elle.—Mais, observez-je, vous savez combien M. le curé est confiant ; il cautionne quiconque lui paraît malheureux. Avant d'accepter sa protégée, peut-être faudrait-il prendre quelques bons renseignements.—Vraiment oui, répondit ma tante.—Vous pourriez continuer-je, envoyer chez Mme Darcet, de qui elle est connue, et qui prend soin d'un de ses enfants.—Cette Mme Darcet est admirable, remarqua ma tante ; voilà de la charité ! L'enfant est chez elle ?—Oui, ma bonne tante.—Cela fait bien honneur à son fils, qui nourrit tout cela. Ce jeune homme est un vrai chrétien !

Je laissai ma tante louer à son aise une si parfaite bonté. Quand elle eut fini :—Qui enverrez-vous chez Mme Darcet ? lui dis-je.—Qui ? mais toi-même, Stéphanie.

Quoique j'eusse entrevu cette conclusion, je ne pus me garantir d'une espèce d'éblouissement. Ma tante n'en devina point la cause. Elle jugea convenable de me rassurer et de me faire en même temps une leçon d'économie domestique. «—Rappelle-toi, ma fille, qu'il n'y a pas de soin au-dessous d'une maîtresse de maison. Tu dois ne rien négliger pour savoir quels sont les gens que tu emploies. Le linge et l'argenterie seront entre les mains de cette femme et sous sa garde. Il faut être sûr non-seulement de sa probité, mais de son activité et de sa vigilance. Ma mère, la vieille marquise d'Aubecourt, se vantait avec raison de n'avoir jamais été trompée. A soixante-cinq ans passés, elle inspectait encore sa maison tous les matins, du seuil au faite, et je ferais de même si j'étais moins souffrante. Ainsi donc, va chez Mme Darcet ; je la tiens pour une femme de mérite, une vertueuse femme. »

Elle ajouta beaucoup de choses, et je vis qu'au fond Mme d'Aubecourt, qui est assez sujette à s'ennuyer, ne serait pas fâchée d'avoir quelques détails sur la famille Dracet... Mais, pardon ! en considérant de plus près la paille que je crois voir dans l'œil de ma tante, j'aperçois dans le mien je ne sais quoi qui ressemble bien à une poutre. Oui, je suis pour le moins aussi curieuse que ma tante de savoir comme on vit chez nos voisins. Demain donc, je causerai avec Mme Darcet. Que je voudrais être à demain ! Si j'allais rencontrer Germain, pourtant... Sérieusement, cela me fait frémir. Oserai-je affronter cette rencontre ? Oh ! oui.

Il y a longtemps que je ne vous ai parlé de l'aimable vicomte. Nous le voyons toujours, mais il fait peu de progrès dans mon cœur, et, si je ne me trompe, il baisse dans le goût de ma tante. A vrai dire, je m'y emploie de toutes mes forces ; même je crains d'y mettre un peu de perfidie. Voici comment je procède. Le vicomte aime à faire briller son esprit, qui ne manque point de clinquant, et ce goût naturel l'empê-

che de toujours bien peser ses paroles. Tandis qu'il babille, je l'écoute, l'œil fixé sur mon ouvrage, et j'attends l'occasion d'intervenir. Profitant de la connaissance que j'ai de son caractère et des antipathies de ma tante, par de petits mots lâchés à point, je le mets sur les chapitres où je prévois qu'il la choquera le plus. S'il s'enferme, je l'encourage par un sourire, par un air plus attentif ; s'il rentre dans la bonne voie, je l'en tire opportunément. Son erreur capitale est de croire que c'est moi qu'il doit s'efforcer de charmer, et non ma tante. De là tous les faux pas où je l'engage.

Pauvre innocent vicomte ! je lui pardonnerais le désir trop intéressé de m'éblouir, si j'avais moins peur de l'habileté de madame sa mère. Mais, quand j'examine cette *Madame*, je n'ai certes aucun scrupule de mes trahisons. Il me semble que j'use du droit de légitime défense, et que je peux devenir au moins couleuvre pour échapper à ce serpent.

Ainsi donc, je fais dire à l'aimable vicomte des énormités, et il pense être habile. Ne s'avise-t-il pas de faire le libéral, croyant que je nourris une admiration secrète pour les discours de M. Benjamin Constant ! Vous voyez d'ici les beaux dialogues où il se lance. Quant à Mme de Sauveterre, je la pousse d'un autre côté. Je fais parler, je fais japper, je fais clamer le noble sang des Caniac de Périgord, et il n'est sorte de mépris que je ne lui arrache, toujours sans paraître y toucher, sur le propos de la roture et des mésaillances. Ma tante, qui disait d'abord comme elle, finit cependant par en être importunée. Caniac s'en aperçoit soudain, reste court, dissimule sa flottante bannière, et je ris en moi-même.

En somme, je ne me trouve pas téméraire d'espérer... je ne sais quoi !

XIII.

19 juin,

Avec quel battement de cœur je partis pour me rendre chez Mme Darcet ! J'avais une extrême appréhension de rencontrer Germain. « Si c'était lui, pensais-je, qui vint m'ouvrir la porte ? » Rien qu'à cette pensée je perdais déjà contenance. Je rencontrai bien Germain, mais dans la rue, heureusement. Je ne pus m'empêcher de rougir. Pour lui, absorbé par un livre, il passa sans me voir, l'insensible ! J'entrai dans une petite cour dont l'aspect vous emporte à cent lieues de Paris. On y voit, ombragé par un olivier de Bohême, un puits à la mode ancienne, garni d'une vieille serrurerie très-ouvragée et couronné de chèvrefeuille et de houblon. D'un côté, les giroflées fleurissent sur le mur, de l'autre une belle vigne tapisse la moitié du bâtiment. Au bout de la cour, à travers une claire-voie ouverte entre deux lilas énormes, s'épanouit un parterre plein de réséda, de jasmin, de clématite et de roses. Des oiseaux gazouillaient dans une cage suspendue à l'entrée de la loge du concierge antique ; sous l'inspection d'un gros chat couché sous la margelle du puits, quelques poules bequetaient l'herbe qui pousse entre les pavés. Est-ce que ceci ne vous peint pas la retraite d'un sage ? Quant à moi, j'ai une disposition à aimer les gens qui choisissent pour demeure ces maisons silencieuses et fleuries.

Ayant traversé la cour, je montai un escalier doux et propre, éclairé sur le jardin par de petites fenêtres que ferme un rideau de vigne caressé du soleil et du vent.

Je sonnai au premier étage ; un pas pesant se fit entendre, Mme Darcet elle-même vint ouvrir, appuyée sur l'épaule d'une petite fille qui se serrait contre elle, en me regardant de tous ses yeux.

(A continuer.)